

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Instruction Pour Les Jardins Fruitiers Et Potagers

Avec un Traité des Orangers, suivy de quelques Reflexions sur
l'Agriculture

La Quintinie, Jean

Amsterdam, 1692

Chapitre IV

[urn:nbn:de:bsz:31-333032](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-333032)

CHAPITRE IV.

Des autres termes dont on se sert en parlant des terres.

APRES avoir expliqué quelles sont les bonnes qualitez, qu'on doit souhaiter à la terre des Jardins, je pourrois bien me mettre à expliquer les autres conditions, qui sont nécessaires pour la perfection de ces mêmes Jardins, sçavoir la situation, l'exposition, la figure, la facilité des arrosemens, &c.

Mais parce que dans nôtre Jardinage assez souvent nous parlons de terres usées, de terres repofées, de terres neuves, de terres portées, &c. je croy qu'avant que de passer outre, je dois dire ce que j'en pense.

SECTION HUITIÈME

Des terres usées.

Premierement il a été dit de tout temps que les terres s'usent à la longue, quelque quantité de sel qu'elles ayent pour entretenir leur fertilité, c'est à-dire quelques bonnes qu'elles soient naturellement, avec cette difference seulement que, comme il y en a de tres-excellentes, & qu'il y en a aussi de tres-mediocres, les unes s'usent bien plutôt, & plus aisément que ne font pas les autres: on peut dire qu'il en est à peu près à leur égard comme des tresors de chaque Etat; constamment il y en a de tres-puissans, mais il y en a aussi qui ne le sont gueres, c'est ce qui fait que l'un est bien plus capable de soutenir de longues guerres, & de faire de grandes dépenses, que n'est pas l'autre; mais enfin les tresors de celuy qui est fort riche, ne sont pas infinis, ils peuvent s'user, & en effet il arrive quelquefois qu'ils s'usent, c'est à-dire qu'ils s'épuisent, soit pour avoir été mal conduits, & mal employez, soit pour avoir été trop répandus, quoi que ç'ait été peut-être en vûe d'autres avantages, dont l'Etat profite; il faut quelquefois pour ainsi dire des amandemens étrangers à cet Etat, par exemple un grand commerce, une alliance importante, &c. & sur tout point de longues guerres, ny de grandes dissipations, il luy faut au moins du repos, & de l'œconomie; pareillement quelque fécondité que la terre possède, elle s'épuise à la longue par la quantité de ses productions, c'est à-dire de celles où elle a été forcée, mais non pas de celles qui luy sont naturelles & volontaires, car elle ne fait ce semble que s'en jouer; ainsi par exemple la terre d'un bon Pré, bien loin de s'user à nourrir l'herbe qu'elle produit tous les ans, elle augmente de plus en plus sa disposition à en produire, comme si en effet elle avoit plaisir à suivre sa pente; mais si on luy veut faire changer de fonction, & qu'au lieu d'herbe on la veuille forcer à donner du Seinfoin, ou du Bled, ou quelque autre grain qui luy est étranger, on ne sera pas long-temps à s'apercevoir, que premierement elle commence à ne plus faire si bien qu'elle avoit accoutumé, & qu'enfin elle vient à ce point de faire dire, qu'elle est usée, & qu'il luy faut quelque secours pour la remettre en vigueur, ou autrement elle sera quelque temps presque inutile; peut-être qu'aussi les terres où le Seinfoin, le Bled, & les autres grains viennent d'eux-mêmes, (car apparemment ces premiers grains sont venus naturellement & sans industrie dans quelques terres) peut-être, dis-je, que ces terres à grain pourroient plus facilement s'user à faire du Foin, qu'à continuer de les produire: il est donc constant par l'expérience de tous les Laboureurs, qu'on voit souvent des terres usées.

Sponte sua
quæ se tol-
lunt in lu-
minis auras,
infæcunda
quidem; sed
læra, & for-
tia surgunt,
quippe solo
natura sub-
est. Georg. 2.

J'ajoute que selon la plus grande, ou la moins grande quantité de sel, qu'il faut à chaque Plante en particulier, car elles n'en consomment pas toutes également, certaine terre qui en est abondamment pourvûë; poussé sans s'user si-tôt plusieurs différentes sortes de Plantes, & quelquefois toutes ensemble, & en même temps, néanmoins les bons fonds de Pré, où chaque endroit est plein d'une infinité de différentes Plantes, toutes également vigoureuses; quelquefois, & c'est quand le fond n'est que médiocrement bon, cette terre n'en produit plusieurs qui successivement les unes après les autres, comme on le voit aux petits Bleds, l'Orge, l'Avoine, &c. qu'on sème dans les terres qui viennent de porter le Froment, le Seigle, & qui n'étant pas capables d'en produire si-tôt d'autres semblables, ont encore dequoy pour en produire de moindres.

La même chose se doit dire d'une terre qui a été long-temps en Vignoble, en Fûtaye, en Arbres fruitiers, &c. en effet si on y détruit ces sortes de Plantes, il ne faut pas s'attendre qu'elle puisse réussir à l'employer tout incontinent de la même manière qu'elle étoit, puisqu'elle est usée à cet égard; cependant elle ne l'est pas si absolument, qu'elle ne soit encore en état de faire quelque autre chose; elle pourra même réussir pour un temps à la production de Plantes plus petites, & moins voraces, par exemple des herbes potageres, des Pois, des Fèves, &c. mais enfin elle viendra à essuyer la condition commune de toutes les terres, qui est de devenir usées.

C'est icy où le Jardinier doit faire voir, s'il est habile; car il doit avoir une application perpétuelle pour remarquer, de quelle manière toutes les Plantes de son Jardin viennent, afin de ne point perdre de temps à employer sa terre en choses, qui cessent de bien faire; il ne laissera pas pour cela aucune partie de son Jardin en friche, il se contentera seulement de faire changer de place à ses Legumes, & à ses semences; sa terre n'est jamais si usée, c'est-à-dire si épuisée, & si éffritée, qu'elle doive demeurer entièrement inutile; ainsi il luy fera produire de toutes choses les unes après les autres, pourvû qu'il ne la laisse pas manquer de quelques secours, qui luy sont nécessaires; si toutefois il étoit obligé de remettre des choses semblables à la place des anciennes, par exemple des Arbres nouveaux à la place de ceux qui sont morts, il y a quelque ouvrage à faire, & quelque économie à pratiquer; j'en parleray cy-après, & de plus la manière de bien employer les terres est amplement examinée dans le Traité du Potager.

SECTION NEUVIÈME.

Des terres reposesées.

Ces terres de terres reposesées font juger, que les terres ont besoin quelquefois de repos, & que par ce repos elles se rétablissent, soit que les influences des Astres, & sur tout les pluyes fassent cette réparation si utile, (elles y contribuent assurément beaucoup) soit plutôt que ces terres aient en soy un fond de fécondité naturelle avec une faculté, non pas véritablement de rendre cette fécondité inépuisable, mais de la rétablir, & de la reproduire, quand après avoir été altérée à force de productions continuelles, on laisse pour quelque temps la terre en repos, comme si en effet on l'abandonnoit à sa discrétion, & qu'on la crût capable de connoître son mal, & d'y apporter le remède; c'est ainsi que les Philosophes attribuent à l'air une force élastique, & pour me servir d'un exemple plus sensible; c'est ainsi que l'eau a en soy un fond de fraîcheur naturelle avec un principe de rétablir, & reproduire cette fraîcheur, quand après que le feu, ou le Soleil l'ont échauffée, on l'éloigne ensuite hors de leur portée; constamment la chaleur luy est étrangère, & pour ainsi dire ennemie, si-bien qu'elle tient cette eau dans un état violent; mais quand on l'éloigne de ce qui luy cau-

soit,

soit, & entretenir cette chaleur, & que par ce moyen on la laisse pour ainsi dire en repos, elle détruit ce qui la rendoit défectueuse, & redevient petit à petit fraîche comme auparavant, c'est-à-dire qu'elle recouvre la perfection, qui est naturelle à son être, & à son temperamment.

Ainsi la bonne terre étoit altérée par la nourriture de quelques Plantes, qui luy étoient étrangères, & qui épuisoient en même temps & tout son ancien sel, & même tout le nouveau, à mesure qu'elle le reparoit; mais si on vient à la décharger de ces Plantes, & qu'on la laisse quelque temps sans luy rien demander, c'est-à-dire qu'on la laisse en repos, elle se rétablira dans sa fécondité naturelle, & particulièrement si pour de petites Plantes ordinaires on y mêle un peu de secours de bon Fumier, jusques-là même que le chaume, qu'on y laissera pourrir, ou qu'on y brûlera, luy donnera de nouvelles forces.

La nature nous fait voir en cela une véritable circulation, comme je l'expliqueray cy-après dans le Chapitre des amendemens.

Sæpe etiam
steriles in-
cendere
profuit a-
gros, Georg.
1.

SECTION DIXIÈME.

Des terres portées.

Il y a peu de choses à dire sur le fait des terres portées, si ce n'est que c'est une nouveauté introduite de nos jours dans le Jardinage; l'Auteur des Georgiques, qui a si exactement traité de la différence des terres, n'a fait aucune mention de celle-cy; on ne vient d'ordinaire à cet expédient de faire porter des terres que quand on veut faire un Jardin dans un endroit, qui n'a aucune terre, ce qui n'arrive pas souvent au moins pour de grands Jardins, ou que quand on veut changer quelque endroit de tranchée, qu'on a lieu de juger être usé; on va donc prendre des terres dans un lieu, où il y en a de fort bonnes, malheur à celuy, qui étant réduit à faire la dépense du transport n'en choisit que de mauvaises; je croy qu'il arrive à peu de gens de faire une si lourde faute.

Les bonnes terres trouvent ce semble quelque augmentation de bonté dans ce transport, & voilà ce qui fait dire, tel & tel Jardin ne sçauroit être mauvais, puisqu'il n'y a que des terres portées, la raison de cette amélioration par le transport n'est pas moins difficile à rendre, que celle de l'amendement, qui vient de brûler les chaumes; le Poëte en rend quatre sans se déterminer sur aucune, voulant peut-être nous insinuer, qu'il les juge toutes également bonnes; ainsi il me paroît constant, que les terres augmentent de bonté par le transport, soit que dans le grand remuement l'air les pénétrant davantage y réveille quelque principe de vigueur, qui étoit caché, soit que cet air-là les purifie des mauvaises qualitez qu'elles avoient contractées, soit enfin qu'il les rende plus meubles, & plus pénétrables aux racines, qui vont pour ainsi dire cherchant à vivre par tout, où il y a quelque aliment nouveau à prendre.

SECTION ONZIÈME.

Des terres neuves.

Reste à dire ce que c'est que terres neuves, je veux dire terres qui n'ont jamais vû le Soleil; c'est un secours nouvellement introduit dans nos Jardins, & apparemment aussi inconnu dans l'ancienne Agriculture, que celuy des terres portées, dont il n'est non plus fait aucune mention dans les Auteurs; nous en faisons un cas très-particulier, & dans la vérité nous n'en sçaurions trop faire, puisqu'il est vray que ces terres neuves ont non seulement tout le premier sel, qui leur a été donné au moment de la création, mais aussi la plupart de celuy des terres de la superficie, lequel

lequel est venu à celle de dessous y étant porté par le moyen de l'eau des pluyes, ou des arrosemens, dont la pelanteur la fait descendre par tout où elle peut penetrer; ce sel se conserve dans ces terres cachées, jusqu'à ce que revenant elles-mêmes superficielle, l'air leur donne une disposition propre à employer ce sel avec éclat la fécondité; dont elles sont dotées; en effet elles ne sont pas pour ainsi dire si-tôt en liberté d'agir, qu'elles produisent des Vegetaux d'une beauté surprenante.

Il n'est pas difficile d'entendre ce que c'est que terres neuves; toutes les terres l'ont été originaiement, c'est à-dire au moment de leur creation, Dieu par son commandement leur ayant fait le don de la faculté de produire, qui n'avoit point encore été mis en usage: depuis ce temps-là toutes les terres de la superficie de ce corps terrestre ne peuvent plus être appellées neuves, puisque toutes celles qui ont été capables de produire, n'ont pas cessé d'agir jusqu'à présent; mais parce qu'il y a bien des endroits, où le fond de la terre à deux, ou trois pieds de la superficie est toujours demeuré sans action, & d'autres où la superficie même a été empêchée d'agir, cela fait que nous avons des terres neuves, pour nous en servir dans nos besoins; ainsi ce que nous entendons par terres neuves ce sont simplement celles, qui n'ont servy à la nourriture d'aucune Plante, par exemple celles qui sont au dessous de trois pieds de la superficie, jusqu'à quelque profondeur que ce puisse être, pourvu qu'elles soient effectivement terres; ou bien nous entendons celles, qui ayant déjà nourry plusieurs Plantes, ont été ensuite long-temps sans en nourrir d'autres, par exemple celles, sur lesquelles on est venu à faire des édifices: nous disons, & c'est l'expérience qui nous l'apprend, que dans les premières années les unes, & les autres de ces terres sont merveilleuses, & particulièrement pour nos Jardins; toutes sortes de Plantes, & de Legumes y embellissent, croissent, & grossissent à vûe d'œil; & si nous y plantons des Arbres, pourvu qu'ils soient bons en soy, & qu'ils ayent été bien plantez, il y en a peu qui n'y réussissent, au lieu que dans celles, qui sont méchantes, ou qui sont effectivement usées, il en meurt la plupart, quel que bien conditionnés qu'ils soient, & quelque soin qu'on ait pris à les bien planter.

Les yeux ne sont point capables de distinguer, si une terre est ou neuve, ou usée; la connoissance de leur mérite doit venir d'ailleurs; les unes & les autres se ressemblent extrêmement, & on pourroit dire avec assez de raison, que les terres qui sont méchantes, soit pour l'avoir toujours été, soit pour l'être devenues, sont à peu près comme la poudre à canon, qui est ou méchante, ou éventée; le feu n'y sçaitroit prendre, & cependant elle ressemble entierement à la bonne; ainsi les terres, qui sont ou naturellement méchantes, & infertiles, ou qui ayant été bonnes se trouvent enfin usées; comme elles n'ont pas dequoy être animées, quand la chaleur, & l'humidité leur viennent, elles demeurent comme mortes auprès d'un secours, qui en animeroit d'autres; si bien que ne contribuant nullement à l'action des vieilles racines des Arbres, celles-cy enfin pourrissent, & avec elles pourrit tout le reste du corps de l'Arbre, comme je l'ay amplement expliqué dans mes reflexions sur le commencement de la Vegetation.

D'où il s'ensuit, que premierement il est agreable de faire de nouveaux Plans dans de bonnes terres neuves, & qu'en second lieu tous ceux, qui font des Jardins nouveaux, devroient assurément avoir cette precaution d'en faire preparer une maniere de Magazin, afin d'y avoir un recours aisé, & commode, quand ils ont besoin de replanter quelques Arbres nouveaux, ce qui arrive assez souvent; la place des Allées, ou tout au moins la place d'une partie est tres-propre pour ces sortes de provisions, & je m'en sers pour cela, au lieu de faire comme on fait d'ordinaire, c'est-à-dire de les remplir toutes des gravois, & ordures qu'on aura sorties des carrez, & des tranchées; combien de fois voit-on arriver, que faute d'une telle facilité pour des terres neuves, qu'il faudroit remettre dans les tranchées, & qu'on y remettroit, si on en avoit, on perd son temps, son argent, & son plaisir à refaire de nouveaux Plans

Plans à la place des vieux, qui sont morts; en effet il en réchape tres-peu dans ces fortes de terres vieilles, & mal conditionnées.

Je ne puis m'empêcher d'avoir grande pitié de ceux, qui manquent icy d'une prevoiance si utile, & si nécessaire.

Avant que de finir ce que j'avois à dire sur le fait des terres, il faut que je dise un mot de la couleur, qui fait assez souvent juger de leurs bonnes; ou de leurs mauvaises qualitez.

SECTION DOUZIEME.

De la couleur des bonnes terres.

J'AY déjà dit plusieurs fois, que la marque la plus essentielle, & la plus assurée de la bonté d'un fond de terre étoit celle, qui se prend de la beauté naturelle de ses productions; on voudroit bien encore établir une autre marque certaine sur la couleur, & dire, que la grise noirâtre fait une preuve convaincante en cette matière, aussi bien qu'elle y fait le plus grand agrément pour la vûë.

Ce n'est pas seulement de nos jours que cette question a été agitée; les grands Auteurs de l'antiquité y ont fait reflexion devant nous; pour moy je n'ay aucune prevention sur cela, ayant vû qu'il est de bonnes, & de mauvaises terres de toutes couleurs; mais constamment cette grise noirâtre, qui plaît le plus, & qui a mérité l'approbation des siècles passez, est d'ordinaire à cet égard un des meilleurs signes de bonté, sans être pourtant infaillible; nous en voyons quelquefois de rougeâtres, & de blanchâtres, qui sont merveilleuses, mais rarement en voyons nous de blanches, de qui on puisse dire la même chose, comme aussi en voyons nous de noires soit sur le haut de quelques montagnes, soit dans de certains valons, lesquelles sont tres-infertiles; c'est une maniere de sablon mort, qui ne peut tout au plus produire que des Genets, & des Bruieres.

Il en faut donc venir à dire, que la véritable marque pour bien connoître la terre n'est point la couleur, dont elle est, non pas même la profondeur; il n'y a en effet que les productions, qu'elles font belles naturellement: ce sont elles seules, qui doivent faire décider à cet égard, par exemple en pleine campagne ce sera de ces bons herbages, que les animaux mangent volontiers; ce sera des ronces, & des hiebles; en Potagers ce sera de gros Artichaux, de grosses Laituës, de grandes Oseilles, &c. ce sera sur tout, comme il a été dit cy-dessus, des Arbres bien vigoureux, ce sera de grands jets, qu'on leur voit faire, ce sera des feuilles fort larges, & fort vertes, dont ils sont garnis, &c. & voilà ce que nous devons regarder comme des témoins irreprochables, & à la déposition desquels il faut absolument se tenir, sans se fier entièrement à aucun autre; la grosseur, ou la petitesse des Fruits sont bien quelque chose à cet égard, mais on n'en peut pas tirer une conviction manifeste; nous voyons souvent des Fruits fort gros sur des Arbres foibles, & des Fruits fort menus sur des Arbres qui se portent bien; j'explique ailleurs les raisons d'une si grande différence.

CHAPITRE V.

De la situation que demandent nos Jardins.

APRES avoir assez amplement expliqué ce qui regarde le fait particulier des terres, jereviens à traiter des autres conditions nécessaires pour la perfection des

Tome I.

K

Nigra ferè
& presso
pinguis sub
vomere ter-
ra. Georg. 2.

Triste homi-
nibus, qui
sunt in terra,
non est qui
sciat, quid
sit terra.

Triste homi-
nibus, qui
sunt in terra,
non est qui
sciat, quid
sit terra.